ALEX CAPUS

Léon et Louise

roman traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger



ACTES SUD

“LETTRES ALLEMANDES”
série dirigée par Martina Wachendorff

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le jour des obsèques du grand-père, la famille est en train d'attendre le prêtre dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, lorsqu'une petite dame énergique, portant un foulard rouge, s'approche du cercueil, pose un baiser d'adieu sur le front du défunt et, en souriant malicieusement en direction de l'assistance, actionne une vieille sonnette de vélo. Dans les premières rangées, on chuchote. Est-ce vraiment cette Louise ? Elle a donc osé ?

Léon et Louise n'ont pas vingt ans lorsqu'ils se rencontrent dans un petit village français vers la fin de la Première Guerre mondiale. Connus, reconnus, perdus de vue, séparés par les hasards de l'Histoire, les deux jeunes gens ne s'oublieront jamais.

Avec un sens délicat du détail et un souffle narratif puissant et élégant, Alex Capus explore les ressorts complexes de deux existences. Surgissent alors le décor et l'ambiance des différentes époques durant lesquelles nous suivons les péripéties des deux héros : la Normandie pendant la Première Guerre ; Paris sous l'Occupation ; le Quai des Orfèvres et la Banque de France ; l'action du préfet de police pour cacher les archives relatives à l'immigration ; l'opération de sauvetage de l'or de la République…

En réinventant la vie secrète de son propre grand-père sur plus de quarante ans, Alex Capus signe le roman d'un amour plus fort que le tourbillon de la vie, une irrésistible épopée qui a déjà séduit un grand nombre de lecteurs à travers le monde.

ALEX CAPUS

Alex Capus est né en Normandie en 1961, d'un père français et d'une mère suisse. Il vit jusqu'à l'âge de cinq ans à Paris, puis part s'installer en Suisse avec sa mère. À Bâle, il étudie la philosophie, l'histoire et l'ethnologie. Alex Capus est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages dont deux sont disponibles en français : Un avant-goût de printemps *(Autrement, 2007) et* Le roi d'Olten *(Bernard Campiche, Suisse, 2011). Traduite dans de nombreuses langues, son œuvre a été récompensée par le grand prix de Pro Helvetia.*

DU MÊME AUTEUR

UN AVANT-GOÛT DE PRINTEMPS, roman, éditions Autrement, 2007.
LE ROI D'OLTEN, récits, éditions Bernard Campiche, 2011.

Photographie de couverture : © Walter Dreizner

Titre original :
Léon und Louise
© Carl Hanser Verlag, Munich, 2011

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01358-5

ALEX CAPUS

Léon et Louise

roman traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger

ACTES SUD

Il ne faut pas trop regarder la nudité de ses parents.

Erik Orsenna

pour Ruben

1

Assis à l'intérieur de Notre-Dame, nous attendions le prêtre. Par la rosace, la lumière irisée du soleil éclairait le cercueil ouvert. Il était couvert de fleurs et dressé sur un tapis rouge devant le maître-autel. Dans le déambulatoire, un capucin était agenouillé devant une pietà, dans le bas-côté gauche, un maçon debout sur un échafaudage travaillait en produisant, avec sa truelle, des crissements qui résonnaient entre ces murs vieux de huit siècles. En dehors de cela, le silence régnait. Il était neuf heures du matin, les touristes prenaient encore le petit-déjeuner à leur hôtel.

Nous formions une assistance réduite ; le défunt avait eu une longue vie et la plupart de ceux qui l'avaient connu étaient morts avant lui. Sur le premier banc, au milieu, étaient assis ses quatre fils, sa fille, ses brus, et à côté d'eux ses douze petits-enfants, dont six encore célibataires, quatre mariés et deux divorcés ; et tout au bout, les quatre des vingt-trois arrière-petits-enfants qu'il eut en tout, quatre, c'est-à-dire ceux qui étaient déjà de ce monde en ce 16 avril 1986. Derrière nous, dans la pénombre, cinquante-huit bancs vides s'étendaient jusqu'à l'entrée – une mer de rangées vides assez vaste sans doute pour accueillir tous nos ancêtres depuis le XII^e^ siècle.

L'assemblée que nous formions avait quelque chose de dérisoire, l'église était bien trop grande ; nous en ce lieu, voilà qui était bien une ultime blague de notre grand-père, ancien chimiste pour la PJ au Quai des Orfèvres et grand contempteur des calotins. Quand il mourrait, avait-il maintes fois proclamé dans les dernières années, il souhaitait une messe d'enterrement à Notre-Dame. Et si on lui faisait remarquer que, incroyant comme il l'était, il ne devrait guère attacher d'importance au choix de la maison de Dieu et que l'église de quartier, au coin de la rue, ferait bien mieux l'affaire pour notre petite famille, il rétorquait : "L'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet ? Mais non, les enfants, vous me ferez ça à Notre-Dame. C'est à peine à quelques centaines de mètres de là, ça coûtera un peu d'argent, mais vous y arriverez. Au fait, j'aimerais bien une messe en latin, pas en français. La liturgie à l'ancienne, s'il vous plaît, avec beaucoup d'encens, des psalmodies à n'en plus finir et du chant grégorien." Suivait une moue amusée sous sa moustache à l'idée que ses descendants passeraient deux heures et demie à s'esquinter les genoux sur des bancs bien durs. Il était tellement satisfait de sa plaisanterie qu'elle entra au répertoire de ses expressions favorites. "Si d'ici là je ne fais pas un détour par Notre-Dame", disait-il par exemple quand il prenait rendez-vous chez le coiffeur, ou bien : "Joyeuses Pâques, on se revoit à Notre-Dame !" Au fil des ans, la plaisanterie devint prophétie, et quand l'heure sonna vraiment pour mon grand-père, nous sûmes, tous autant que nous étions, ce qu'il nous restait à faire.

Il gisait là, le nez cireux, les sourcils haussés qui lui donnaient un air étonné, à l'endroit précis où Napoléon Bonaparte s'était couronné empereur des

Français, et nous, nous étions assis sur ces mêmes bancs où, cent quatre-vingt-deux ans plus tôt, ses frères, ses sœurs et ses généraux avaient été assis. Le temps passait, le curé se faisait attendre. Les rayons du soleil ne tombaient déjà plus sur le cercueil, mais à sa droite, sur les dalles noires et blanches. Soudain, le bedeau surgit de l'obscurité et vint allumer quelques cierges avant de disparaître à nouveau dans l'ombre. Les enfants frottaient leur derrière sur les bancs, les hommes se grattaient la nuque, les femmes se tenaient bien droites. Sortant ses marionnettes d'une poche de son manteau, mon cousin Nicolas donna pour les enfants une représentation qui consistait principalement en ce que le brigand mal rasé frappait le chapeau de Guignol avec son gourdin.

Et tout à coup, loin derrière nous, une petite porte latérale s'ouvrit près du grand porche avec un léger grincement. Nous nous retournâmes. Par la fente de plus en plus large, la chaude lumière de cette matinée printanière se déversa dans l'église et la rumeur de la rue de la Cité pénétra dans la pénombre. Une petite silhouette grise avec un lumineux foulard rouge se glissa dans la nef.

— Qui est-ce ?
— Elle est là pour nous, celle-là ?
— Chut, on vous entend.
— Elle est de la famille ?
— Ou bien est-ce que ce ne serait pas… ?
— Tu crois ?
— Aucune idée.
— Tu ne l'avais pas croisée un jour dans l'escalier… ?
— Si, mais il faisait plutôt sombre.
— Arrêtez donc de lorgner comme ça.
— Mais qu'est-ce qu'il fabrique, ce curé ?

— Quelqu'un la connaît ?
— C'est… ?
— … peut-être…
— Tu penses ?
— Est-ce que vous allez bien finir par vous taire ?

J'avais compris au premier coup d'œil que cette femme n'était pas de la famille. Ces petits pas énergiques et ces talons durs qui sonnaient sur les dalles comme des mains qu'on claque ; ce bibi noir à voilette noire et, dessous, ce menton pointu fièrement dressé ; ce signe de croix bien enlevé, devant le bénitier, et cette petite révérence élégante – non, ça ne pouvait pas être une Le Gall. En tout cas pas par la naissance.

Bibis noirs et signes de croix bien enlevés ne sont pas notre genre. Nous, les Le Gall, nous sommes grands, nous avons le sang épais des gens d'origine normande qui se déplacent à pas longs et lents, et surtout : nous sommes une famille d'hommes. Évidemment, il y a aussi des femmes – les femmes que nous avons épousées –, mais quand un enfant vient au monde, la plupart du temps c'est un garçon. Moi, par exemple, j'ai quatre fils et pas de fille ; mon père a trois fils et une fille, et son père à lui – le défunt Léon gisant dans son cercueil ce matin-là – avait lui aussi engendré quatre garçons et une fille. Nous avons des mains vigoureuses, le front large et les épaules de même, nous ne portons pas de bijoux, sauf une montre-bracelet et une alliance, et nous avons un faible pour les vêtements simples, pas de ruches, pas de cocardes ; à peine si nous saurions dire sans regarder de quelle couleur est la chemise que nous avons sur le dos. Jamais nous n'avons maux de tête ni de ventre, et quand cela arrive, la pudeur nous oblige à le taire, car dans notre conception de la virilité ni nos têtes ni nos ventres – surtout

pas nos ventres ! – ne contiennent de parties molles sensibles à la douleur.

Mais avant tout, nous avons des occiputs remarquablement plats dont aiment bien se moquer les femmes que nous avons épousées. À l'annonce d'une naissance dans la famille, notre première question ne concerne ni le poids, ni la taille, ni la couleur des cheveux, mais la nuque. "Alors, la nuque, comment est-elle – plate ? C'est un vrai Le Gall ?" Et quand nous conduisons l'un des nôtres à sa dernière demeure, nous nous consolons en songeant que jamais la tête d'un Le Gall ne dodeline pendant le transport et qu'elle repose toujours bien à plat sur le fond du cercueil.

Je partage l'humour morbide et la joyeuse mélancolie de mes frères, de mon père et de mes grands-pères, et je suis content d'être un Le Gall. Certains d'entre nous ont beau être portés sur la boisson et le tabac, nous avons une bonne espérance de vie et, comme beaucoup de familles, nous nous considérons, même si nous n'avons sans doute aucun don particulier, comme uniques dans notre genre.

Cette illusion n'a pas le moindre fondement et absolument rien ne la justifie, car à ce que je sais, jamais un Le Gall n'a accompli quoi que ce soit de mémorable. Cela tient d'abord à l'absence de talents prononcés et à un manque d'ardeur au travail ; ensuite, la plupart d'entre nous développent à l'adolescence un mépris arrogant pour ces rituels initiatiques inhérents à toute éducation digne de ce nom, et enfin une sévère aversion contre l'Église, la police et toute forme d'autorité intellectuelle est transmise presque toujours de père en fils.

Cela explique que nous poussions rarement la carrière universitaire au-delà du lycée et y mettions un

terme au plus tard après deux années d'université. Il n'arrive guère qu'une fois toutes les quelques décennies qu'un Le Gall termine ses études et s'accommode d'une autorité laïque ou religieuse. Il devient juriste, médecin ou curé et la famille lui témoigne alors du respect, mais un respect mêlé d'une certaine méfiance.

Toujours est-il que mon arrière-grand-oncle Serge Le Gall, lui, une fois chassé du lycée après la guerre franco-allemande pour avoir consommé de l'opium et devenu gardien de prison à Caen, parvint à une certaine gloire posthume. Il est entré dans l'histoire pour avoir tenté de faire cesser pacifiquement une mutinerie, sans causer le carnage habituel, ce dont un détenu le remercia en lui fendant le crâne avec une hache. Un autre ancêtre se distingua en dessinant un timbre pour la poste vietnamienne, et mon père, dans sa jeunesse, construisit des pipelines dans le Sahara algérien. Pour le reste, les Le Gall gagnaient leur vie comme moniteur de plongée, cariste ou fonctionnaire dans l'administration, nous vendons des palmiers en Bretagne et des motos de marque allemande aux gendarmes du Nigeria et l'un de mes cousins travaille à mi-temps comme détective pour la Société Générale où il est chargé de retrouver des débiteurs en fuite.

Et si en dépit de tout cela la plupart d'entre nous traversent l'existence à peu près normalement, c'est principalement à nos femmes que nous le devons. Belles-sœurs, tantes et grands-mères du côté paternel, toutes sont des femmes fortes et chaleureuses, avec les pieds sur terre, elles exercent un matriarcat discret mais que nul ne remet en cause. Elles réussissent dans leur vie professionnelle souvent mieux que leur mari et gagnent plus d'argent, et ce sont elles qui remplissent

les déclarations d'impôts et affrontent l'administration scolaire. Les maris, eux, témoignent leur gratitude par la douceur et un caractère égal.

Nous sommes, je crois, des époux plutôt paisibles. Nous ne mentons pas et nous nous efforçons de boire sans que cela nuise à notre santé ; nous nous tenons à distance des autres femmes, nous sommes volontiers bricoleurs, et une chose est certaine : nous aimons les enfants plus que la plupart des hommes. Dans les réunions de famille, l'usage veut que ce soient les hommes qui s'occupent des nourrissons et des tout-petits l'après-midi pendant que les femmes vont à la plage ou faire des emplettes. Nos femmes apprécient le fait que nous n'ayons pas besoin de conduire des voitures de luxe ni d'aller jouer au golf aux Caraïbes pour être heureux, et elles se montrent pleines d'indulgence pour notre besoin compulsif de fréquenter les marchés aux puces d'où nous rapportons des trucs bizarres – des albums photos d'inconnus, des épluche-cheurs mécaniques de pommes, des projecteurs de diapos cassés pour lesquels les diapos ne se font plus depuis belle lurette, de vraies jumelles de la marine de guerre dans lesquelles on voit tout à l'envers, des scies chirurgicales, des revolvers rouillés, des gramophones en bois vermoulu et des guitares électriques où il manque une touche sur deux –, nous adorons rapporter ce genre de trucs bizarres que nous mettons ensuite des mois à tenter de nettoyer, de fourbir et de remettre en état avant d'en faire cadeau, d'aller les revendre aux puces ou de les jeter aux ordures. Nous faisons cela pour le bien de notre système neurovégétatif : les chiens mangent de l'herbe, les filles de bonne famille écoutent du Chopin, les professeurs d'université regardent un match de foot, et nous, nous

bidouillons de vieux bidules. Et puis, un nombre étonnamment important parmi nous passe ses soirées au sous-sol, le soir, quand les enfants dorment, à peindre des petits formats à l'huile. L'un d'entre nous, enfin, je tiens cela de source sûre, écrit des poèmes en catimini. Des poèmes pas très bons, malheureusement.

Dans Notre-Dame, la première rangée de bancs frémissait d'une excitation vaillamment contenue. Est-ce que c'était vraiment cette Mlle Janvier ? Elle avait donc osé ? Les femmes se remirent à regarder droit devant elles comme si leur attention tout entière allait au cercueil et à la lampe du Saint-Sacrement qui brillait au-dessus du maître-autel ; mais nous, les hommes, nous connaissions nos femmes, et nous savions qu'elles tendaient l'oreille et n'entendaient que le claquement rythmé des petits pas qui, venant du bas-côté, se dirigeaient vers la nef, tournaient à angle droit puis, sans la moindre hésitation, sans le moindre *ritardando* ni le moindre *accelerando*, avec une régularité de métronome, se rapprochaient de la croisée du transept. À cet instant, ceux qui lorgnèrent vers le milieu purent voir du coin de l'œil la petite silhouette gravir avec un pas léger de jeune fille les deux marches recouvertes d'un tapis rouge, s'approcher du cercueil, poser la main droite sur le rebord et marcher sans un bruit le long du cercueil jusqu'à la tête où elle finit par s'arrêter pour rester immobile quelques secondes, presque aussi immobile qu'au garde-à-vous. Relevant sa voilette au-dessus de son chapeau, elle se pencha en avant, écarta les bras, les posa sur le bord du cercueil, appliqua un baiser sur le front de mon grand-père et posa la joue sur sa tête cireuse comme si elle voulait y reposer un moment ; pour faire cela, elle ne se protégeait pas de nos regards en ayant le visage tourné vers le

maître-autel, non, elle nous le présentait ouvertement. Ainsi pûmes-nous voir qu'elle gardait les yeux fermés et que sa bouche peinte en rouge esquissait un sourire, un sourire qui se fit de plus en plus large jusqu'à ce que ses lèvres s'ouvrent et laissent passer un petit rire.

Après quoi elle se détacha du défunt et reprit sa position, droite comme un piquet, ramena son sac à main du coude vers l'avant-bras, l'ouvrit et en sortit d'un geste rapide un objet rond et mat gros comme le poing. C'était, comme nous pûmes le constater peu après, une vieille sonnette de vélo avec une cloche arrondie dont le revêtement chromé était fendillé et s'écaillait çà et là. Elle referma son sac à main et replaça l'anse dans le creux du coude, puis elle actionna deux fois la sonnette. Dring dring, dring dring. Tandis que ce bruit aigu résonnait sous la nef, elle posa la sonnette dans le cercueil, se retourna vers nous et nous regarda l'un après l'autre dans les yeux. Elle commença à l'angle extérieur gauche, là où étaient assis les plus petits enfants avec leurs pères, elle fit la rangée entière, posant les yeux sur chacun pendant peut-être une seconde, et une fois arrivée au bout à droite, elle nous gratifia d'un sourire triomphal, se mit en mouvement et, passant devant la famille, elle marcha à petits pas rapides et claquants sur l'allée centrale en direction de la sortie.

2

Mon grand-père avait dix-sept ans lorsqu'il rencontra Louise Janvier. J'aime bien me le représenter, tout jeune homme en ce printemps 1918 à Cherbourg, à l'instant où il fixe sur sa bicyclette sa valise en carton renforcé et quitte à jamais la maison paternelle.

De sa jeunesse, je ne sais guère de choses. Une photographie de famille datant de cette époque montre un gars vigoureux au front haut et à la chevelure blonde rebelle observant avec curiosité, la tête moqueusement inclinée, le photographe qui s'affaire dans son atelier. Et puis je sais aussi, parce qu'il me le racontait dans sa vieillesse, avec peu de mots, et avec une répugnance feinte, qu'il faisait souvent l'école buissonnière, préférant se balader sur les plages de Cherbourg avec ses deux meilleurs copains de lycée, Patrice et Joël.

Tous trois, par un dimanche de tempête de janvier 1918, entre deux rafales de neige, un jour où nul être raisonnable ne se serait approché de l'océan d'assez près pour l'avoir à portée de vue, ils avaient découvert au pied du talus couvert de genêts l'épave d'une petite yole à voile rejetée par les flots, percée en son milieu et un peu brûlée sur toute sa longueur. Ils avaient traîné le bateau pour le mettre à l'abri derrière le buisson le plus proche et, les semaines qui suivirent,

comme le propriétaire persistait à ne pas se manifester auprès d'eux, ils avaient mis tout leur zèle à le réparer de leurs mains, à le récurer, le poncer avant de le peindre en plusieurs couleurs jusqu'à ce qu'il paraisse neuf et soit méconnaissable.

À compter de ce jour, ils avaient passé leurs heures de liberté sur la Manche, au large, à pêcher, à somnoler et à fumer des algues séchées dans des pipes qu'ils s'étaient taillées dans des épis de maïs ; si quelque chose d'intéressant flottait sur l'eau – une planche, la lampe-tempête d'un bateau qui avait coulé, une bouée de sauvetage –, ils le récupéraient. Parfois, des navires de guerre passaient si près d'eux que leur petite embarcation brinquebalée sautillait comme un jeune veau dans une prairie au premier jour du printemps. Il leur arrivait souvent de passer la journée entière en mer, contournant le cap et voguant vers l'ouest jusqu'à ce qu'apparaissent à l'horizon les îles Anglo-Normandes, et de ne regagner la terre ferme qu'à la dernière lueur du crépuscule. Les week-ends, ils dormaient dans une cabane de pêcheurs dont le propriétaire n'avait pas eu le temps, le jour de sa mobilisation, de barricader comme il faut la petite fenêtre arrière.

Le père de Léon Le Gall – mon arrière-grand-père, donc – avait beau tout ignorer de la yole de son fils, il n'en était pas moins préoccupé de savoir que son fils traînait sur la plage.

C'était un professeur de latin vieilli avant l'âge et fumant cigarette sur cigarette, qui dans ses jeunes années avait choisi d'étudier le latin pour le seul plaisir de contrarier son père le plus possible ; ce plaisir, il l'avait ensuite payé par des décennies d'enseignement, ce qui l'avait rendu mesquin, vétilleux et amer. Comme il lui fallait bien justifier son latin à ses propres

yeux et continuer à se sentir vivant, il avait acquis un savoir encyclopédique sur les témoignages de la civilisation romaine en Bretagne et s'adonnait à ce dada avec une ferveur grotesque inversement proportionnelle à la futilité du sujet. Au lycée, les exposés interminables et désespérément monotones, accompagnés de cigarettes fumées l'une à la suite de l'autre, qu'il donnait sur les tessons de vases antiques, les bains romains et les routes militaires étaient légendaires et redoutés. Les élèves tenaient bon en observant sa cigarette, attendant qu'il s'en serve pour écrire au tableau et qu'il fume à la place son bâton de craie.

Le jour de la mobilisation générale, son asthme l'avait fait classer parmi les réservistes, ce qu'il ressentit moitié comme une chance, moitié comme un opprobre, car il se retrouva être dans la salle des professeurs le seul homme au milieu d'une volée de jeunes femmes. Il était entré dans une colère effroyable le jour où il avait appris par ces collègues que son fils unique ne s'était plus montré à l'école depuis des semaines, et il avait tenu des discours interminables à la table de la cuisine pour tenter de convaincre le jeune homme de la valeur de la culture classique. Mais son fils s'était contenté de sourire en entendant parler de la valeur de la culture classique et avait tenté de démontrer à son père pourquoi sa présence sur la plage était désormais si indispensable : c'était que, dans les dernières semaines, les Allemands s'étaient mis à surmonter leurs sous-marins de constructions en bois peintes de couleur vive et à les garnir de voiles de fortune et de prétendus filets pour les maquiller en bateaux de pêche.

Sur quoi le père de Léon souhaita connaître le rapport qu'il y avait entre les sous-marins allemands et la présence ou l'absence de son fils au lycée.

Les sous-marins maquillés, expliqua posément son fils, s'approchaient incognito des chalutiers et les coulaient impitoyablement, mettant ainsi en péril l'approvisionnement du peuple français.

— Et alors ? demanda le père en toussotant tout en essayant de se calmer. La moindre excitation pouvait déclencher une crise d'asthme.

Jour après jour, la mer poussait jusqu'au rivage des produits recherchés – bois de teck, laiton, acier, toile à voile, du pétrole par tonneaux…

— Et alors ? demanda le père.

Il fallait ramasser ces précieux matériaux avant que la mer les reprenne, répondit Léon.

Tandis que cette dispute allait irrésistiblement vers son sommet dramatique, le père et le fils étaient assis à la table de la cuisine dans cette position apparemment nonchalante propre à tous les Le Gall : les jambes allongées sous la table et penchés très en arrière sur le dossier de leur chaise, de sorte que leur postérieur ne reposait qu'à peine sur le rebord du siège. Étant tous deux grands et lourds, ils avaient un sens subtil de la pesanteur et savaient que c'est en position horizontale qu'on est le plus près de planer, car chaque membre, soulagé de la masse du reste du corps, ne supporte alors que son propre poids, tandis que si l'on est assis ou debout, une partie du corps s'empile sur une autre et il en résulte un fardeau de plusieurs quintaux. En cet instant, cependant, père et fils étaient furieux, et leurs voix presque impossibles à distinguer l'une de l'autre depuis que le fils avait mué frémissaient d'une colère péniblement contenue.

— Tu retournes demain à l'école, lança le père en réprimant une quinte de toux qu'il sentait monter des profondeurs de ses poumons jusqu'au gosier.

L'économie de guerre nationale avait un besoin urgent de matières premières, rétorqua le fils.

— Tu retournes demain à l'école, répéta le père.

Tout de même, le père devait songer à l'économie de guerre, reprit le fils en constatant avec inquiétude les difficultés qu'avait son père à respirer.

— Je m'en fous, de l'économie de guerre, s'exclama le père en haletant. Sur quoi il fut pris d'un accès de toux qui interrompit la conversation pendant une bonne minute.

Et puis on pouvait se faire aussi pas mal d'argent de poche, ajouta le fils.

— D'abord c'est de l'argent volé, dit le père, toujours haletant. Ensuite le règlement des absences au lycée vaut pour tout le monde, donc également pour toi et tes copains. Cela ne me plaît pas du tout de vous voir prendre toutes ces libertés.

Qu'est-ce que son père pouvait donc bien avoir à redire à la liberté, demanda le fils ; avait-il déjà pensé au fait que toute loi, pour mériter qu'on l'observe, devait exprimer un sens.

— Vous, vous prenez une liberté pour la simple raison que c'est une liberté, gémit le père.

— Et alors ?

— L'essence d'un règlement est justement dans le fait qu'il vaut pour chacun sans considération de la personne – aussi et en particulier pour ceux qui se croient plus malins que les autres.

— Mais on ne peut quand même pas nier qu'il y ait des gens plus malins que d'autres, objecta prudemment le fils.

— D'abord cela n'a rien à voir ici, répliqua le père, et puis, que je sache, tu ne t'es jamais distingué en cours par des capacités intellectuelles particulières. Tu retournes demain à l'école.

— Non, répondit le fils.

— Tu retournes demain à l'école ! vociféra le père.

— Je ne retournerai jamais à l'école ! hurla le fils.

— Tant que tu allongeras tes pieds sous cette table, tu feras ce que je dis !

— Tu n'as pas d'ordres à me donner !

Après cette altercation, un classique du genre, la dispute dégénéra en une bagarre où les deux hommes roulèrent comme des écoliers sur le sol de la cuisine, et si le sang ne coula pas, ce ne fut que grâce à l'intervention rapide et courageuse de la mère.

— Maintenant ça suffit, lança-t-elle en relevant ses deux hommes, dont l'un pleurait et l'autre menaçait d'étouffer, en les tenant chacun par le lobe d'une oreille. Toi, chéri, tu prends ton laudanum et tu vas te coucher, je te rejoins. Et toi, Léon, tu iras demain matin voir le maire et tu te porteras candidat au service de travail volontaire. L'économie de guerre te tient à cœur, non ?

Le lendemain matin, il s'avéra en effet que l'économie de guerre pouvait tout à fait avoir besoin du lycéen Le Gall de Cherbourg – mais pas sur la plage, comme il l'avait espéré. Au contraire, le maire brandit la menace de trois mois de prison si on le reprenait à s'approprier illégalement des épaves, et il l'interrogea en détail sur le reste des connaissances et compétences qui pourraient servir à l'économie de guerre.

Il apparut alors que Léon avait beau être bâti vigoureusement, il n'avait guère l'ambition d'employer ses muscles. Il ne voulait pas être valet de ferme ni travailler à la chaîne, et il ne voulait pas non plus servir d'homme à tout faire chez un forgeron ou un charpentier. Il n'en allait guère autrement de ses capacités intellectuelles : il n'était pas bête, à vrai dire, mais

il n'avait manifesté au lycée aucune prédilection pour une matière particulière ni accompli d'exploit dans l'une d'elles ; aussi n'avait-il pas de projet ni de souhait bien précis pour son avenir professionnel. Bien sûr, il aurait bien aimé servir la patrie avec sa yole en allant espionner en mer du Nord, ou bien en allant mettre en circulation des faux Reichsmark sur le littoral allemand, histoire de déstabiliser la monnaie ennemie ; mais puisque cela n'était pas une perspective professionnelle réaliste, il se contenta de hausser les épaules lorsque le maire l'interrogea sur ses projets. Il avait déjà bel et bien perdu tout intérêt pour l'économie de guerre. Circonstance aggravante : il se trouvait que le maire avait un cou comme celui d'un dindon et un nez couvert de veinules d'un rouge tirant sur le bleu. Or Léon, comme tous les jeunes gens, avait un sens esthétique très développé et il ne pouvait pas imaginer prendre au sérieux quelqu'un avec un cou et un nez pareils. Le maire parcourut en maugréant la liste des postes à pourvoir que lui avait envoyée le ministère de la Guerre.

— Bon, voyons voir. Ah, voilà. Tu sais conduire un tracteur ?

— Non, monsieur.

— Et là – on cherche un soudeur au chalumeau. Tu sais souder ?

— Non, monsieur.

— Je vois ça. J'imagine que tu ne sais pas non plus polir des lentilles optiques, hein ?

— Non, monsieur.

— Et bobiner du fil électrique ? Conduire un tramway ? Aléser des canons de pistolet ?

Le maire eut un petit rire, l'affaire commençait à l'amuser.

— Non, monsieur.

— Tu es peut-être médecin spécialisé en médecine interne ? Expert en droit du commerce international ? Ingénieur électricien ? Dessinateur pour les Ponts et Chaussées ? Sellier ? Charretier ?

— Non, monsieur.

— C'est bien ce que je pensais. Tu n'y connais rien non plus en tannage du cuir ni en comptabilité en partie double, n'est-ce pas ? Quant au kiswahili – tu parles kiswahili ? Tu sais danser les claquettes ? Tu connais l'alphabet morse ? Tu sais calculer les forces des câbles porteurs d'un pont suspendu ?

— Oui, monsieur.

— Quoi ? Le kiswahili ? Les câbles pour ponts suspendus ?

— Le morse, monsieur. Je sais le morse.

Effectivement, quelques semaines auparavant, une revue pour la jeunesse à laquelle Léon était abonné, *Le Petit Inventeur*, avait reproduit l'alphabet morse et, par un après-midi dominical pluvieux, Léon avait eu la fantaisie de l'apprendre par cœur.

— C'est vrai ce que tu me dis là, petit ? Ce ne sont pas des bobards ?

— Non, monsieur.

— Alors ce serait quelque chose pour toi ! La gare de Saint-Luc-sur-Oise cherche un assistant télégraphiste pour seconder celui qui occupe régulièrement le poste. Établir des lettres de voiture, annoncer l'arrivée et le départ des trains, aider à la vente des billets. Tu t'en sens capable ?

— Oui, monsieur.

— Âge minimum seize ans, sexe masculin, homosexuels, sujets atteints de maladies vénériennes et communistes non souhaités. Tu n'es quand même pas… communiste ?

— Non, monsieur.

— Bon, alors transcris-moi quelque chose en morse. Transcris-moi, voyons voir, ah oui : *De profundis clamavi, Domine*. Allez, c'est parti, fais ça sur le bureau.

Léon retint son souffle, leva brièvement les yeux vers le plafond puis, du médium droit, il commença à tambouriner. Court court long, court long court, court court court…

— Bon, ça suffit, lança le maire, qui ne maîtrisait pas l'alphabet morse et était bien incapable d'évaluer la virtuosité de Léon.

— Je sais le morse, monsieur. Où se trouve Saint-Luc-sur-Oise, s'il vous plaît ?

— Sur l'Oise, andouille, quelque part entre la ciboulette et les haricots mange-tout. Aucune crainte à avoir, le front ne passe pas là. Annonce urgente, tu peux commencer sur-le-champ. Tu auras même un salaire, cent vingt francs. Nous pouvons toujours essayer.

C'est ainsi que, par une journée du printemps 1918, Léon Le Gall fixa sa valise en carton sur sa bicyclette, embrassa tendrement sa mère et, après une brève hésitation, donna même l'accolade à son père avant de grimper sur son vélo et d'appuyer sur la pédale. Il accéléra comme s'il était censé décoller du sol au bout de la rue des Fossés, comme ce Louis Blériot qui avait récemment traversé la Manche sur son aéroplane bricolé avec du bois de frêne et des roues de bicyclette. Il fila, longeant les pauvres demeures des petits-bourgeois joliment arrangées dans lesquelles ses copains Patrice et Joël trempaient sans doute au même moment dans leur café au lait un bout de pain de guerre datant de la veille fait avec de la farine coupée de sciure, il passa devant la boulangerie où avait

été achetée quasiment chacune des bouchées de pain qu'il avait mangées dans sa vie, et devant le lycée dans lequel son père gagnerait son pain quotidien pendant encore quatorze ans, trois mois et deux semaines. Il passa devant le grand bassin du port où un céréalier américain mouillait pacifiquement à côté de navires de guerre britanniques et français, franchit le pont et tourna à droite dans l'avenue de Paris, heureux, sans songer un instant qu'il ne reverrait peut-être plus jamais tout cela, il passa devant les entrepôts, les grues et les docks de carénage, quitta la ville pour gagner les interminables prés et pâturages de Normandie. Il n'avait pas roulé dix minutes que déjà un troupeau de vaches lui barrait la route, il dut s'arrêter ; ensuite, il roula plus lentement.

Il avait plu la nuit précédente, la route était agréablement humide et sans poussière. Les prairies fumantes étaient couvertes de pommiers en fleur et de vaches qui paissaient. Léon roulait en direction du soleil. Poussé par un léger vent d'ouest, il avançait à vive allure. Au bout d'une heure, il ôta sa veste et l'attacha sur la valise. Il dépassa une charrette tirée par une mule. Puis il croisa une paysanne et sa brouette, passa devant un camion arrêté sur le bord de la chaussée avec le moteur qui tournait. Il ne vit pas un seul cheval ; Léon avait lu dans *Le Petit Inventeur* que pratiquement tous les chevaux de France avaient été réquisitionnés pour servir sur le front.

À midi, il mangea le sandwich au jambon que sa mère lui avait emballé et but de l'eau à une fontaine de village. L'après-midi, il s'étendit sous un pommier, regarda en clignant des yeux les fleurs rose clair et les feuilles rouge tendre et constata que l'arbre n'avait plus été taillé depuis des années.

Il arriva dans la soirée à Caen, où il était censé dormir chez la tante Simone. Elle était la plus jeune sœur de ce Serge Le Gall qu'un détenu avait trucidé à la hache. Cela faisait quelques années que Léon ne l'avait pas vue ; il se rappelait sa poitrine opulente sous son chemisier, son rire et sa grande bouche rouge de femme, il se souvenait aussi que son cerf-volant à elle avait volé plus haut que tous les autres sur la plage. Mais peu après cette dernière rencontre, son mari et ses deux fils étaient partis à la guerre, et depuis, rendue presque folle par le chagrin et le souci, tante Simone envoyait trois lettres par jour à Verdun.

— Alors te voilà, dit-elle en le faisant entrer.

La maison sentait le camphre et les mouches mortes. Elle avait les cheveux en bataille, les lèvres pâles et gercées. Dans la main droite elle tenait un chapelet.

Léon l'embrassa sur les deux joues et lui transmit le bonjour de ses parents.

— Il y a du pain et du fromage sur la table de la cuisine. Et une bouteille de cidre, si tu veux.

Il lui donna les amandes grillées que sa mère lui avait confiées.

— Merci. Va à la cuisine et mange. Tu dormiras à côté de moi cette nuit, le lit est assez large.

Léon fit de grands yeux.

— Je ne peux pas te donner la chambre des garçons, j'ai dû la louer avec la chambre à coucher à des gens du Nord qui ont fui ici. Et j'ai vendu le canapé du salon parce que j'avais besoin de place pour mettre le lit.

Léon ouvrit la bouche pour dire quelque chose.

— Le lit est assez grand, arrête de faire des manières, dit-elle en se passant la main dans sa chevelure terne. J'ai eu une grosse journée, je suis fatiguée, je n'ai pas la force de me disputer avec toi.

Sans un mot de plus, elle passa dans le salon et se glissa sous la couverture en gardant toutes ses jupes, chemisiers, culottes et bas, se tourna contre le mur et ne bougea plus.

Léon alla à la cuisine. Il mangea du pain et du fromage, regarda la rue par la fenêtre et, en attendant l'obscurité, il vida la bouteille de cidre. C'est seulement quand il entendit la tante Simone ronfler qu'il passa dans le salon, s'allongea à côté d'elle et respira l'odeur douceâtre de sa sueur de femme en attendant que le pouvoir magique du cidre le transporte dans l'autre monde.

Le lendemain matin, quand il ouvrit les yeux, tante Simone était allongée à côté de lui dans la même position, mais elle ne ronflait plus. Léon sentit qu'elle faisait semblant de dormir et attendait qu'il disparaisse de chez elle. Il prit ses souliers dans la main droite, sa valise dans la gauche, et il descendit doucement l'escalier.

C'était une matinée ensoleillée, sans une brise. Léon emprunta la route côtière qui passe par Houlgate et Honfleur ; comme la mer était basse, il hissa sa bicyclette par-dessus le muret et descendit jusqu'à la plage où il roula quelques kilomètres le long de l'eau sur le sable mouillé et durci. Le sable était jaune, la mer verte, et elle devenait bleue en se rapprochant du ciel ; les rares enfants jouant dans le sable portaient un costume de bain rouge, leurs mères une jupe blanche ; çà et là, des vieux en veston noir, debout sur le sable, fouillaient de leur canne des nids d'algues sèches.

Son père étant loin et ne pouvant pas plus le voir que le maire de Cherbourg, Léon scruta les environs à la recherche d'objets flottés. Il trouva un bout de

corde assez long et pas trop effiloché, quelques bouteilles, une fenêtre, espagnolette comprise, et un jerrican à moitié rempli de pétrole.

À midi il atteignit Deauville et le soir Rouen, où il devait dormir chez la tante Sophie ; mais auparavant, il devait, sur le conseil pressant de son père, visiter la cathédrale, l'un des plus beaux témoignages de l'art gothique. Léon envisagea un moment de renoncer aussi bien à sa tante qu'au témoignage de l'art gothique pour dormir quelque part à la belle étoile. Après quoi il se dit que les jours avaient beau être déjà plus longs, les nuits étaient encore fraîches et humides et que sa tante Sophie, étant restée toute sa vie célibataire, ne risquait pas d'avoir mari ni fils à Verdun ; et puis elle était réputée pour sa tarte aux pommes. Lorsqu'il arriva chez elle, elle lui fit signe, debout dans le jardinet devant sa maison en tablier blanc amidonné.

Le troisième jour, en se réveillant, il s'aperçut qu'il avait des courbatures épouvantables. Monter un escalier était une torture, la première heure à bicyclette un supplice ; ensuite cela s'arrangea. Le vent soufflait maintenant du nord, il commença à bruiner. Venant du sud, de longues colonnes de camions de l'armée croisaient sa route ; des soldats, l'air maussade, étaient assis sous les bâches, la cigarette aux lèvres, tenant leur fusil entre les genoux. À midi, il passa devant une ferme détruite par un incendie. Des liserons verts grimpaient sur les poutres noircies, de jeunes bouleaux poussaient dans la porcherie, une odeur moisie de charbon sortait par les trous noirs des fenêtres ; une fourche à fumier sans manche était plantée dans le tas de fumier. Il la prit et la plaça sur son porte-bagages avec les autres objets qu'il avait trouvés.